

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 5 septembre 1924

Sommaire :

M. Ferrero a parlé aux sourds

Le parler belge

Vers Jérusalem

“ Les deux hommes „

France et Papauté

Les minorités nationales

dans la région de Mossoul

Saint Mathieu, par Rembrandt

Robert Vallery-Radot

Adolphe Hardy

Chan. Paul Halfants

Omer Englebert

Firmin van den Bosch

Comte Perovsky

Th. Bondroit

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'exposition de Charles Verlat,
J. Schyrgens. — Japon.

La Semaine

* Tous les yeux sont tournés vers Genève ! Paix, sécurité, désarmement... le Congrès Européen qui siège en ce moment sur les bords du lac Léman trouvera-t-il la formule magique ? Et l'esprit réaliste ne peut se défendre de penser que l'Allemagne et la Russie auront une grande influence sur l'avenir de l'Europe. Ni l'une, ni l'autre ne siège encore dans l'aréopage des délégués d'un monde nouveau. On les y appellera demain sans doute, et il apparaîtra qu'à Genève, pas plus qu'à Versailles, on ne renouvellera la face de la terre. L'Allemagne, en

signant les accords de Londres, les a implicitement reniés en protestant de son innocence et en dénonçant l'injustice de la traiter en criminelle. Quant à la Russie, elle ne viendra à Genève que pour essayer de convaincre l'univers siégeant là de l'absurdité de toute formule de gouvernement autre que celle qui prévaut à Moscou...

Certes, on pourra faire de l'utile besogne pacificatrice à Genève — soyons toutefois sceptiques et prudents ! — Mais la Paix ne viendra jamais que de Rome !

Bruxelles : 81. rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451.70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

PARQUETS TAPIS

Téléph. : 32194

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervuren (Cinquantenaire)

QUI

S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART ● ● ● ●

● ● ● ● DÉCORATION

:- PEINTURE DE BATIMENTS :-

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE ◆ ◆ ◆ ◆ ◆

◆ ◆ ◆ DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

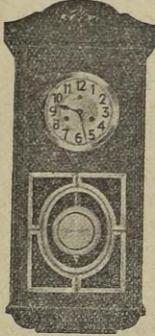
MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
LIVRES LITURGIQUES — ASCETISME
Grand choix de livres de prières et de chapelets
IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION
Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX
6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale
MAISON FONDÉE EN 1894
3, rue de Flandre, BRUXELLES

MONTRES, PENDULES EN MARBRE
: : ET CUIVRE, RÉVEILS : :
Grand choix de régulateurs
à carillon « Westminster »
Atelier spécial pour réparations.
Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :
— CARROSSERIE UNIQUE —
pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos bureaux aux tarifs même des hôtels par le GLOBE TICKET HOTEL : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles. . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly, à Couillet (Belgique);
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du Faubourg St-Honoré, Paris;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

Humanités Gréco-Latines

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHIEPISCOPALE
pour la formation de Régentes. — Diplôme légal
Les inscriptions se prennent à l'École normale moyenne
avant le 15 août. — Pour les cours préparatoires
jusque fin septembre.

INTERNAT ET EXTERNAT

ENGHIEU

COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES
- HUMANITÉS MODERNES -
SECTION PRÉPARATOIRE

Prix de la pension : 1800 francs
GRAND AIR — PLAINE DE SPORT

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

“SWAN”INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENTCHAQUE “SWAN” EST GARANTI
EN VENTE PARTOUTFabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles**COMPTOIR
D'OPTIQUE**FONDÉE
EN 1885**MAISON BLAISE**FONDÉE
EN 1885**46 RUE DE LA PAIX 46**
IXELLES-BRUXELLESJUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISIONOutillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE
EXECUTION RAPIDE ET SOIGNEE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTESMÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE**Brasserie Léopold**

Société Anonyme

**LÉOPOLD**

Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES**LIBERATOR LEOPOLD**
(Munich) Densité 6°2**STOUT LEOPOLD**
Densité 7°5**BOCK LEOPOLD**
(Pâle) Densité 5°2**La concurrence par la qualité**

M. Ferrero a parlé aux sourds

Le temps n'est plus où le prophète vêtu d'un sac et la tête couverte de cendres parcourait la Cité Sainte en criant : « Malheur ! Malheur ! ». Aujourd'hui nous l'imaginons plus volontiers à l'écart des foules dans son cabinet encombré de livres et orné de meubles précieux et d'étoffes rares ; il est entouré des portraits de ses maîtres préférés et des reproductions des chefs-d'œuvre de l'art ; confortablement installé dans son fauteuil, il dicte ses oracles à un secrétaire penché sur sa machine à écrire ; et les feuillets inspirés s'envolent vers l'imprimerie ; demain le journal ou la revue les serviront à leurs lecteurs pêle-mêle avec la dernière chronique théâtrale et la cote de la Bourse. Étonnez-vous si Ninive tarde à faire pénitence. Les imprécations les plus terribles perdent leurs tonnerres dans les concerts séducteurs et variés qui célèbrent Mammon et Belphégor et les flamboiements des glaives d'Azraël pâlisent au milieu de tant de feux d'artifice. Pourtant le nautonnier sait ce qu'il dit quand il signale aux passagers qui continuent à danser et à chanter les écueils qu'il aperçoit ; le médecin ne se trompe pas quand il diagnostique un délire morbide et tous les prodromes d'une fièvre infectieuse dans notre agitation ; et cet architecte devrait être écouté lorsqu'il nous presse d'étayer la vieille maison dont les lézardes l'effraient. Mais voilà, ce nautonnier, ce médecin, cet architecte sont habillés comme vous et moi ; cette civilisation qu'ils condamnent ils ne s'en sont pas retranchés ; ils n'ont pas renoncé à ce qui nous fait mourir. Alors, comme leurs lèvres n'ont pas été brûlées par le charbon divin, comme ils ne se sont pas préparés par la prière et par le jeûne à proférer leurs oracles, ceux-ci n'ont pas la vertu de la foudre purificatrice. Ce ne sont que des paroles que le vent dissipe.

Nous pensons à ces choses en lisant un petit livre qu'a publié récemment l'illustre historien de la grandeur et de la décadence de Rome, M. Ferrero. Il est un des Européens qui, avec Chesterton, Papini et Maurras, se penche avec le plus d'attention sur notre société en décomposition et en signale les inquiétants symptômes avec le plus d'éloquence. Ce petit livre s'intitule *Discours aux Sourds*, sombres apocalypses où se lit en traits de feu sur un mur noir l'irréparable misère de l'homme sans Dieu.

En substance, il ressort de ces analyses un peu confuses, mais où brillent des vérités dures comme le diamant, que le grand mirage d'idéalisme dont s'enveloppaient les funestes principes de la Révolution, s'est définitivement dissipé en 1914 et nous a laissés voir que ceux-ci nous avaient menés à l'encontre du but même qu'ils prétendaient atteindre. C'est ainsi qu'au nom du principe d'égalité la Révolution, en ne voulant connaître dans l'homme qu'un individu abstrait, une unité numérique de valeur interchangeable, en dehors de ses coefficients personnels — vertus, capacités — et sociaux — famille, profession, province — loin de supprimer les anciens privilèges que légitimaient les trois quarts du temps les services rendus, leur a substitué les plus cyniques, ceux des clans élec-

toraux, et a fait du suffrage universel l'instrument le plus dangereux et le plus docile dans les mains des puissances de l'or. C'est ainsi qu'au nom du principe de liberté, loin d'instaurer le règne de la vérité et de la justice, elle a déchaîné les pires appétits, justifié les plus grossières erreurs, et, débordée de droite et de gauche, a dû pour se maintenir au pouvoir, renforcer la tyrannie de l'État dans des proportions inconnues aux temps de Ninive et de Babylone. C'est ainsi qu'au nom du principe de fraternité elle a versé des torrents de sang qui ne sont pas près de s'arrêter, et inauguré l'ère des dissensions civiles à l'état endémique.

Cet intime renversement des intentions, M. Ferrero l'appelle un dédoublement de volonté, et c'est de ce désordre, à l'entendre, que notre époque meurt. A cet état de choses est-il un remède ? Hélas, M. Ferrero, victime lui-même de ce dédoublement de volonté qu'il dénonce, n'établit le bilan des ruines amoncelées par la Révolution, que pour nous conjurer de garder son esprit et ses conquêtes ! Et voici comment il raisonne : incontestablement l'ère de prospérité singulière qui s'est éteinte en 1914 a fleuri et s'est épanouie sous le signe de la Révolution. Les principes de celle-ci étaient faux, mais leur triomphe coïncida avec le rapide développement de l'industrie et du machinisme. A la faveur du messianisme philosophique qui faisait délirer toutes les têtes, ils furent facilement pris pour la cause et la source du surcroît de bien-être qui en résulta : *Cum hoc ergo propter hoc*. De plus, leur diffusion irrésistible n'avait cependant pas réussi à détruire complètement l'ancien ordre religieux et politique, de sorte que, réfrénés sans cesse, ils n'allaient jamais jusqu'au bout de leurs conséquences. Et cet ancien ordre, en les contrariant, les faisait bénéficier de son expérience éprouvée par les siècles. Monarchies démocratiques, démocraties conservatrices et nationalistes, le XIX^e siècle est plein de ces contradictions qui sont le secret de tous les succès dont il a pu se vanter. Si la Révolution française, observe M. Ferrero lui-même, a fini par conquérir l'Europe, c'est qu'à l'époque où elle a éclaté, elle a trouvé à son service toutes les richesses accumulées par des siècles de prévoyance, « les trésors de Dieu et des hommes » et qu'« elle était née au sein d'une société qui avait appris à raisonner et à obéir ». C'est qu'aussi, aurait pu ajouter M. Ferrero, sans Napoléon qui l'a installée dans les appartements et les meubles des Bourbons, ses « conquêtes » auraient probablement tourné en désastre quinze ans plus tôt. Napoléon s'est vanté d'avoir fait triompher la Révolution, mais il n'y a réussi qu'en l'affublant de tous les attributs mystiques du droit monarchique qu'elle avait eu la prétention d'abolir : le sacre à Notre-Dame, les abeilles du manteau, les aigles des armes, l'étiquette et le cérémonial de la Cour, les titres héréditaires conférés à ses officiers et de hauts fonctionnaires, enfin son alliance avec le sang des Habsbourg. Qu'est-ce que tout cela sinon l'abjuration symbolique de tous les principes de la Révolution ? Mais précisément, au dire de M. Ferrero, on ne

pourra rien trouver de mieux que cet équilibre instable fait de contradictions et de mensonges. Toutes les critiques que l'on peut faire contre la démocratie, il en reconnaît le poids et la justesse : « Tout cela est vrai, profère cet étrange sage, mais un principe d'autorité peut vivre et agir, même s'il n'est pas en règle avec toutes les exigences de la raison ».

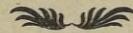
Comment ? Cet historien reconnaît que les démocraties ont gaspillé à peu près tout le capital religieux, social, politique des anciennes monarchies, que ces démocraties meurent d'elles-mêmes, de leur propre nature, à savoir de leur négation du principe d'autorité, il gémit : « si Babel a jamais été une réalité vivante, énorme, effarante, c'est aujourd'hui », et il ne trouve rien de mieux que de nous laisser continuer à jouer nos rôles de dupes dans cette tragi-comédie encore toute fraîche de sang invengé ! « A part le peu qui subsiste encore de l'ancien système monarchique, écrit-il résigné, la source de tout droit à commander est aujourd'hui le suffrage universel, organe de la prétendue volonté du peuple. Seuls ceux qui peuvent affirmer en avoir été chargés par le peuple ont le droit de commander aux autres. Le gouvernement représentatif exclu, il ne reste plus que le *Faustrecht* comme disent les Allemands, la force sous quelque nom qu'elle se déguise ». Rêvons-nous ? M. Ferrero ne nous a-t-il pas prouvé quelques pages auparavant que « Thèbes, Ninive et Babylone n'ont jamais exercé sur le troupeau humain une toute-puissance semi-divine comme l'ont fait les États modernes, fils de la Liberté, mandataires du Peuple, champions de la Démocratie ? » et n'est-il pas évident que l'oppression des majorités est la forme du despotisme la plus hypocrite, la plus odieuse, la plus inéluctable ?

Veut-il donc seulement faire entendre aux sourds qu'ils doivent garder précieusement leur surdité ? Décidément les meilleurs prophètes divaguent depuis qu'ils ne jeûnent plus et ne se vêtent plus de sacs. Aussi bien M. Ferrero n'est pas allé jusqu'au fond du problème qui est bien plus simple qu'il ne s' imagine : Ce qui fait les ténèbres ou peu à peu s'enfoncé la civilisation, c'est que l'idée de Dieu s'est obscurcie. L'Esprit qui meut le monde, le Principe premier de toutes choses, n'est plus reconnu. Cette absence tragique a vidé notre notion de l'être de toute sa substance, et nous en sommes venus à douter de ce que nous sommes nous-mêmes ; nous nous sommes évanouis dans nos contradictions, Dieu seul étant l'unité. Comment donc avons-nous touché si vite notre néant ? Ouvrons les *Pensées* où Pascal a déjà l'explication toute prête : « Jésus-Christ est l'objet de tout, lisons-nous à la Section VIII (édition Brunshwig), et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses » ; et encore : « Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas ; car il faudrait ou qu'il fût détruit ou qu'il fût comme un enfer ». Or la Révolution dans son essence n'est pas autre chose que le refus de reconnaître Jésus-Christ comme l'unique Rédempteur du genre humain. C'est pourquoi elle a fait du monde moderne un enfer. Le laïcisme, aboutissement logique de ses doctrines, dit à Jésus-Christ : « Je n'ai pas besoin de toi pour sauver l'homme ; par nature — et sans ta Grâce — il peut créer la loi, ordonner les sociétés, faire régner le bien et le vrai, réaliser Dieu sur la terre ». « Or, dit encore Pascal, non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. » Si bien qu'en repoussant Jésus-Christ, l'homme non seulement perd la notion de Dieu, mais ne peut rester homme longtemps. Il ne se connaît plus et, partant, se dégrade et s'abêtit. Sa raison délire ; ses instincts s'exaspèrent, il

quitte l'image et la ressemblance de son Créateur pour se conformer à celle des idoles qu'il s'est façonnées. Lui que la vérité avait délivré, *Veritas liberabit vos*, il devient l'esclave des instruments de sa puissance. M. Ferrero nous conte avec éloquence l'histoire fabuleuse du Feu, d'abord modeste esclave domestique, préparant le repas de l'homme, chauffant ses membres, éclairant ses nuits, fourbissant ses outils, puis un jour se mettant à mouvoir des moutres de fer capables de courir comme le vent, de tisser, de tailler, de semer, de faucher, de labourer, enchaînant le temps et l'espace aux ordres de l'homme. Le magicien n'était-il pas l'Esprit même de la nature, et l'homme par sa science n'était-il pas le maître du Feu ? Toute la terre et ses richesses allaient lui appartenir. Les anciens rêves du Paradis allaient être réalisés. Mais l'homme ne se connaît pas lui-même — il ne se connaît que par Jésus-Christ, dit Pascal — et il ignore que ses désirs l'entraîneront toujours plus loin qu'il ne croit, dans le mal comme dans le bien. A mesure que le Feu lui apportait plus de délices et de puissance, ses besoins augmentaient, ses fatigues et ses soucis croissaient et peu à peu les forces formidables qu'il avait déchaînées ne lui laissaient pas de repos. Aujourd'hui elles le possèdent tout entier et l'enchaînent à son service comme un forçat. « Ce ne sont pas les machines qui actuellement travaillent pour satisfaire nos besoins, dit M. Ferrero ; c'est nous qui devons nous imposer à nous-mêmes des besoins nouveaux afin que les machines que nous avons inventées continuent à créer une abondance qui est notre tourment. Tous nous souffrons de cette tyrannie, personne ne veut s'en délivrer. »

Mais ici encore M. Ferrero n'a pas scruté jusqu'au fond la nature et la mission du Feu « beau et joyeux, et robuste et fort », comme le chante saint François. Le Feu n'est pas notre esclave. Il n'appartient qu'à Dieu. Il est son vêtement resplendissant, le messenger de son amour ou de sa colère. Seul, le Fils de l'Homme peut lui commander en maître et nous délivrer de sa tyrannie. Mais peut-être est-il trop tard et notre asservissement est-il le signe que les temps sont venus où la Terre doit être dévorée par le Feu avant que le Christ n'apparaisse sur la nuée ?

ROBERT VALLÉRY-RADOT.



On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande



Le parler belge

Au cours d'une étude consacrée au *Français hors de France*, une revue parisienne imprimait, il y a quelque temps, ces lignes lapidaires : « C'est un fait universellement reconnu que les Belges parlent un français détestable. Des légions de termes impropres, de locutions vicieuses, de tournures incohérentes ont envahi leur langage, et en ont fait le plus lamentable idiome. La population bruxelloise, dite marolienne, est typique à ce point de vue. Les Anversois et les Gantois ne s'expriment guère mieux. Qu'on ne se figure point, d'ailleurs, que ce jargon national soit l'apanage exclusif des classes inférieures. Même dans les milieux cultivés, on rencontre pas mal de gens qui vous servent couramment le « savez-vous » traditionnel, qui disent « barboter » pour « bougonner »; qui parlent de « ceux de Namur », d'une « buse de poêle », d'une « cuvelle », d'une « drève »; qui vous « envoient bouler »; qui, pour demander pardon, murmurent : « excusez, madame »; et qui en sont encore à ignorer que « septante » et « nonante » ne sont pas des mots français... »

Le *Journal des Débats*, que préoccupent parfois des vétilles, peu en rapport avec sa grave réputation, y est allé, à son tour, d'un petit article sur *Le français tel qu'il est parlé par les Belges*. Comme suite à cet article, un correspondant a signalé au grand organe parisien quelques expressions qu'il a fréquemment entendues, au cours de ses voyages en notre pays. Et il a été scandalisé, lui aussi, par l'ignorance des Belges qui ne disent jamais soixante-dix ni quatre-vingt-dix, mais septante et nonante ».

Comme la revue parisienne et, après elle, le correspondant du *Journal des Débats* ont raison, et combien Renan a eu tort quand il a écrit *La Bible des Septante* !... Si celui-ci avait eu l'inappréciable avantage de lire nos éminents confrères, il n'eût certes pas manqué de rectifier : *La Bible des Soixante-dix*.

Quant au « savez-vous », ce « savez-vous » auquel le Montmarrois, qui est si fort en argot, reconnaît infailliblement le Belge, est employé par Musset, lequel, dans *Il ne faut jurer de rien* (acte II, scène troisième), fait dire à Valentin :

« Ce billet doux que je viens de recevoir n'est pas si niais, savez-vous !... »

Notre « excusez » n'est pas en moins mauvaise compagnie, car Corneille parlait belge en disant :

« Ah ! Seigneur, excusez, si vous connaissait mal... »

Et lorsque nous parlons de « ceux de Namur », nous ne faisons qu'imiter Montaigne qui, dans ses *Essais* (II, XV), a écrit :

« Ceux de la marque d'Ancone font plus volontiers leurs vœux Saint-Jacques, et ceux de Galice à Notre-Dame de Lorette ».

Notre verbe « barboter », dans le sens de bougonner, est dans la dixième satire de Régnier ; « envoyer bouler » se trouve tout au long dans Godefroid. Enfin « buse », signifiant tuyau, et « drève » vouant dire « allée », ne sont point des termes purement flamands, comme se l'imagine naïvement le confrère parisien ; mais, s'ils dérivent originellement de cette langue, ce qui n'est pas prouvé, ils constituent en tout cas des mots rencontrés dans les vieux auteurs, et qui, d'ailleurs, ne manquent ni de grâce ni de saveur.

Il en va de même pour bien d'autres expressions critiquées : « s'enrouler », dont La Fontaine a usé très souvent ; « courtiser », qu'Officier de Magny a pris dans un sens absolu ; « cuvelle », « carbonade » et « soret », dont Rabelais s'est servi ; « il fait cru », écrit plusieurs fois par Froissart ; et « je suis quitte » de mon porte-monnaie, qui n'est pas choqué Malherbe, auquel nous devons cette phrase : « Je dois être quitte du bienfait pour l'amour de l'injure ».

* * *

Sans doute, en Belgique, le peuple ne s'exprime pas toujours correctement, tant s'en faut ; et, bien que l'aven en soit pénible, on doit reconnaître l'imperfection ordinaire du langage de notre bourgeoisie et même de notre aristocratie. Mais cette lacune de notre éducation et nous est pas spéciale et caractéristique. Elle existe en France comme en Belgique, comme en Suisse, comme au Canada, comme en d'autres points du globe où la langue française, cet admirable instrument de la pensée humaine, est parlée.

Le *Temps* le constatait, lui-même, ces jours derniers encore : « Écrivait-il pas qu'on aurait dû s'apercevoir, depuis longtemps, de

l'incorrection contenue dans ce texte classique affiché à l'intérieur des autobus parisiens : « Défense de monter et de descendre des voitures... » ? Il n'est pas besoin, en effet, d'être un puriste bien rigoureux pour déplorer ce « monter des voitures ». Et notre confrère ajoutait, avec raison, que M. Lebeureau, de France comme d'ailleurs, possède une tendresse inquiétante pour les formes de langage compliquées et les périphrases. Il a horreur de la simplification. Ne lit-on point, par exemple, dans les mêmes autobus parisiens cités plus haut, un avis ampoulé dont la rédaction pourrait être facilement améliorée ? Le styliste qui, après de longues méditations sans doute, a découvert cette formule : « Tout voyageur est tenu de payer le prix de la place occupée par lui aussitôt que l'agent de perception se présente, et, s'il ne s'est pas présenté, avant de quitter la voiture », n'aurait-il pas pu s'exprimer plus simplement et plus clairement : dire, par exemple, « sa place », au lieu de « la place occupée par lui », « le receveur », au lieu de « l'agent de perception », remplacer « et » par « ou » et changer « il » en « celui-ci », pour que l'on sache officiellement s'il est question de ce fameux agent de perception ou du modeste voyageur ?

Et que dire des bévues commises par certains rédacteurs d'avis ou de circulaires du Palais-Bourbon, lorsqu'ils s'efforcent de rehausser le prestige de leur composition à l'aide d'emprunts hasardeux à la langue de Cicéron ? « Il convient, dit l'un deux, de s'en tenir au *statu quo* actuel. » Ou encore : « On fatigue beaucoup les machines à écrire en n'employant pas de papier *ad hoc* pour cela ».

Les apprentis humanistes trouveront, dans les rapports administratifs des ministères français, des exemples effarants de syntaxe fantaisiste et de raccourcis dangereux : « La dépense est trop grande pour entreprendre ces travaux », écrit un administrateur prudent, aussi économe des propositions incidentes que des deniers de l'Etat. « Cette correspondance ne pouvait pas faire autrement que d'être transmise aux bureaux intéressés », confie un haut fonctionnaire des postes qui cède à un anthropomorphisme analogue à celui de l'expéditeur affirmant qu'un contingent de charbon « a besoin d'être rendu à Marseille le 1^{er} octobre ».

Or, on s'en doute bien, si cette cacographie se constate à ce point dans les publications officielles, à plus forte raison se vérifie-t-elle dans les manifestations de la vie courante. En beaucoup de magasins français, lorsque vous ouvrez votre portefeuille, vous êtes tenté par cette promesse : « La maison vendra du sucre à 3,50 fr. le kilo, en prenant pour 10 frs de marchandises », ou êtes-vous mis en garde par cette menace : « Prière de vérifier sa monnaie : aucune réclamation ne sera admise après avoir quitté la caisse. » Je veux bien reconnaître que le parisien ne dit pas : « Ça, je peux de ma mère », « festivités », « reloqueter », « qu'est-ce que c'est ça pour un homme ? » — mais il dit fort bien : « Je n'en peux rien », « on veut vous causer », « obéissez de suite », « je l'ai rencontré en rue », et nul langage plus que le sien ne fourmille de termes d'argot.

Si un grammairien français veut s'édifier davantage, qu'il aille, par exemple, visiter le Panthéon : jamais il n'aura entendu parler une langue qui ressemble plus à l'iroquois que celle dont se sert le gros homme qui pilote, dans ce monument, le bon public.

J'irai plus loin : il est des endroits en France, dans le Midi surtout, où l'indigène est à peu près incompréhensible, d'abord en raison de sa langue incorrecte, ensuite à cause de sa prononciation vicieuse.

Mais restons à Paris, et ne sortons pas des sphères intellectuelles : les parlementaires du Palais-Bourbon, les avocats, les journalistes — même ceux des *Débats* — savent-ils qu'ils emploient des mots inexistantes quand ils disent ou écrivent : « adorer, agréation, attirance, artistiquement, chausseur, comminer, dédicacer, fabricat, farde, import, incassable, inlassable, indaquer, instaurer, intensément et intensifier, lâcherie, manœuvre ou manucure, ovationner, panachage, protestataire, protocolaire, réfectionner, rénover, subsidier, vinculer, tendancieux, torpide, ultime, vacature ? Tous ces mots ne sont pas plus dans le dictionnaire que notre « reloqueter » et notre « festivités » belges et, par conséquent, ne sont pas plus corrects qu'eux. Qu'on m'entende bien, d'ailleurs. Je ne veux pas dire que certains d'entre ces mots inexistantes ne soient de bonne souche et d'usage presque nécessaire. L'Académie finira bien par les adopter, comme elle a adopté, il y a trois semaines, le mot « apache », et comme elle continuera à consacrer des termes courants qui s'imposent et que, seul, le pédantisme peut condamner.

* * *

Notre principal et incontestable défaut, à nous, Belges, est que nous ne possédons pas suffisamment les mots et les locutions de

nature à nous permettre de mettre nos idées au point. Ce n'est qu'à grand-peine que nous parvenons à faire saisir par un des auditeurs ce que nous-mêmes nous comprenons parfaitement. Et, s'il nous avait connus, Boileau n'eût certes pas émis cette sentence :

*Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.*

Nous avons la netteté de la pensée, mais le poli et l'arête vive de la précision nous font généralement défaut : il nous manque la propriété des termes.

En notre pays, flamand ou wallon, toutes les sortes de récipients, par exemple, s'appellent indistinctement pot ou cruche, et ce depuis la bouillotte et le broc jusqu'à la jarre et l'aiguière. De la houppe qui se dresse à la freluque qui retombe, tous les petits ornements de l'espèce se traduisent uniquement par « floches » ; et cloche ou son diminutif clochette, sont les seuls mots que nous utilisons pour caractériser les multiples instruments sonores, de nature cependant si différente, qui sont le bourdon, la sonnaïlle, le grelot, le timbre, la clarine, la bélière, la grillette, sans en citer d'autres. Je pourrais allonger indéfiniment la liste de ces constatations.

Mais ce n'est pas une raison pour qu'on vienne nous reprocher avec Victor Hugo, que nous parlons flamand en français (1).

MM. Kurth et Pirenne ont démontré que, dès le moyen âge, la partie flamande de notre pays n'ignorait pas le français, le français de l'époque naturellement, et c'est pour cela, peut-être, qu'avec notre caractère fidèle aux traditions, nous avons conservé tant d'archaïsmes. Déjà, Regnard remarquait qu'« à Anvers, toutes les personnes de qualité se font gloire de posséder le français dans la perfection » (2). Et, aujourd'hui comme alors, les classes cultivées y savent la langue française et l'étudient au mieux. C'est une raison pour reconnaître, nous-mêmes, nos côtés faibles et pour nous attacher à nous perfectionner.

ADOLPHE HARDY.



Vers Jérusalem

A bord du « *Pierre Loti* », 28 août 1924.

MON CHER DIRECTEUR,

Six semaines de vacances aux pays du soleil, quel rêve après les pluies de Belgique ! Six semaines sans cours à préparer, sans articles à écrire, sans épreuves à corriger. A l'avance, je m'en forgeais une félicité, qui me faisait pleurer de tendresse.

Mais j'avais compté sans la tyrannie du directeur de la *Revue Catholique*. Vous êtes insatiable. Pas de repos pour vos malheureux collaborateurs. Ils essayent de fuir au loin, mais vous représentez la presse aux mille tentacules, et voilà que ceux-ci m'agrippent partout, jusqu'au milieu de la Méditerranée. Le seul moyen de desserrer leur étreinte, est de vous payer le tribut de « lettres », aux différentes escales du « *Pierre Loti* ». — *Niente da fare*, il faut s'exécuter.

Nous voilà donc en route pour la Terre-Sainte, but encore lointain, puisque nous ne débarquerons en Syrie que le 9 septembre et qu'avant de fouler le sol sacré de la Palestine, nous aurons encore, après Beyrouth, les étapes de Baalbeck et de Damas. Et avant Beyrouth, quelle merveilleuse route nous suivrons, à travers des siècles d'histoire, depuis Marseille jusqu'à Constantinople, avec, comme étapes, ces villes d'or

et de lumière qui s'appellent Naples, La Vallette, Athènes, Smyrne, le long de ces îles rocheuses qui émergent de la mer bleue, et dont nous admirons ce matin les premières, la Corse, l'îlot si bien nommé la Capraia et, se laissant deviner dans le lointain, l'île d'Elbe.

Nous sommes soixante-huit pèlerins de Terre-Sainte, sous la paternelle présidence de Mgr Pereira Ribeiro, évêque de Madère, et sous la direction de Mgr Potard, qui entreprend son cinquante-deuxième pèlerinage à Jérusalem. Beaucoup de dames dans notre groupe, et quelques-unes assez âgées pour faire admirer leur courage à entreprendre cette fatigante randonnée. Plusieurs abbés belges, M. Hendrix, professeur de religion à Etterbeek, M. François Misonne, mon charmant collègue à l'Institut Saint-Louis, M. Hooberge, professeur au Collège de Beeringen. Les Français en majorité, comme il convient au Pèlerinage National Saint-Louis, mais aussi des Canadiens, des Chiliens, des Hollandais, des Argentins, des Espagnols, groupement hétéroclite de races et de langues, mais où toutes les oppositions fusionnent dans la même foi catholique et dans la même charité du Christ.

Je songe à ce que vous écriviez encore dernièrement, mon cher Directeur, à cette seule « Internationale » qui tient, l'Église romaine ! Comme on s'en rend compte quand, sur un paquebot perdu au milieu des flots de la Méditerranée, ces prêtres qui viennent des quatre coins du monde disent ensemble la même messe du calendrier romain, la messe de saint Augustin, le grand docteur de l'Église, aujourd'hui ce 28 août.

La route que nous suivons maintenant, Augustin l'a croisée quand il se rendit d'Hippone à Ostie et à Milan, où l'attendait la grâce du Christ. Il ne voyageait sans doute pas aussi confortablement que nous, les « Messageries Maritimes » d'alors n'ayant pas d'aussi beaux paquebots, mais ses yeux se reposèrent sur la même étendue bleue et se réjouirent d'apercevoir les mêmes rocs blancs estompés par une brume de pourpre.

Faut-il vous décrire ce spectacle ? Mais non. Lisez Chateaubriand, Lamartine ; lisez tous ces beaux « Itinéraires » ou « Voyages » vers Jérusalem, le *Livre de la Méditerranée*, de Louis Bertrand, *Aux pays du Christ*, de ce délicieux humaniste et conteur qu'est Mgr Landrieux, et tant d'autres, que j'ai voulu lire avant mon départ, et qui me décourageaient de recommencer une entreprise où je ne pourrais les égaler.

La réalité est plus décourageante encore ! Je lève les yeux de mon papier, et je ne vois plus, dans tous les sens, jusqu'à fin fond de l'horizon, que l'immensité bleue, moutonnée des crêtes d'argent des vagues, sans une voile de barques de pêche, sans une fumée de bateau à vapeur. Je n'aurais jamais cru la Méditerranée aussi solitaire. Je me la figurais sillonnée en tous sens par les bateaux de toutes les flottes commerciales du monde, et la voilà bien comme devaient la voir les premiers Phéniciens qui eurent la hardiesse de la traverser dans toute sa longueur jusqu'aux Colonnes d'Hercule et au delà.

Mais, depuis la T. S. F., la solitude n'existe plus au monde. Ils s'inquiétaient peu de ce que faisait leur roi Hiram ou Pygmalion, les Phéniciens qui s'engageaient pour des années de voyage sur ces flots bleus. Nous ne sommes pas encore vingt-quatre heures en mer, et déjà l'on affiche au fumoir 1 journal du « *Pierre Loti* », et nous savons les dernières paroles prononcées au Sénat français par Poincaré et Herriot ; nous apprenons qu'un cyclone a ravagé la côte américaine de l'Atlantique ; nous connaissons les derniers cours du change dans les principales Bourses du monde.

Cela fait le bonheur des passagers, naturellement, qu

(1) VICTOR HUGO, *France et Belgique*.

(2) REGNARD, *Voyage de Flandre et de Hollande*.

s'extasiaient une fois de plus devant le progrès moderne, et qui se croient, sans doute (je ne parle pas des pèlerins de Terre-Sainte) très supérieurs à saint Paul qui, quand il naviguait sur ces mers, était laissé à ses seules préoccupations. Intéressant joujou, certes, cette T. S. F. qui, pour trente-sept francs, permet aux passagers d'envoyer un télégramme de deux mots à leurs amis de Belgique. Et quel excellent antidote contre la poésie trop envahissante du magnifique spectacle de la mer, que ce rappel des réalités de la Bourse et de la politique !

La mer a envahi cette première lettre, et je ne vous ai rien dit de notre journée à Marseille. J'y reviendrai.

Chan. PAUL HALFLANTS.



“ Les deux hommes „ (1)

Il n'est guère possible de considérer sans admiration l'activité prodigieuse et diverse de notre concitoyen, M. Henri Davignon. Il dirige la *Revue Générale*, l'un des plus importants organes mensuels de Belgique ; il collabore au *Soir*, où il s'efforce de tenir des propos de sagesse et de littérature à des gens capables tout au plus de comprendre les pages d'annonces ou les homélies socialistes de M. Bertrand ; il place des articles dans les plus importantes revues françaises, se constituant ainsi l'ambassadeur des lettres belges à l'étranger ; il produit des pièces de théâtre, des contes, des essais, des nouvelles, et, chaque année depuis l'armistice, un roman remarqué ; il prononce des discours, il donne des conférences, et il est même devenu, je crois, sénateur suppléant dans un arrondissement bilingue de notre frontière de l'Est. Or, le lecteur sait bien que rien ne mange le temps d'un homme comme d'occuper une suppléance sur une liste électorale. Du seul point de vue de la tranquillité et des loisirs, j'aimerais mille fois mieux, pour ma part, être effectif que suppléant !

Outre tant de travaux menés à bien, M. Davignon a encore rempli, l'année dernière, les fonctions de confesseur laïc auprès d'un ménage brouillé, les Ferrand, et ce sont les confidences recueillies en cette conjoncture qui forment la matière du livre : *Les deux hommes*.

Les gens du commun s'imaginent volontiers que les écrivains connaissent les sujets dont ils traitent et que, par conséquent, il convient d'attacher grand prix à ce qu'ils racontent en leurs ouvrages. C'est un préjugé pareil qui amena, un matin d'avril 1922, François Ferrand au confessionnal de M. Davignon pour y être éclairé et conseillé dans un cas de conscience, ma foi ! bien embrouillé. Pour y voir clair, que le lecteur consente à retourner d'une dizaine d'années en arrière, c'est-à-dire au temps où Ferrand vivait encore à Hérisier, dans la forêt de Soignes, avec Valentine, sa femme.

Cela, c'était le beau temps !

Alors, chaque matin, François disait « Au revoir ! » à Valentine et s'en venait, soit à vélo, quand il faisait beau, soit en tramway, quand il pleuvait, à Bruxelles où il était employé dans un ministère. Valentine, à en juger par ce qu'en dit M. Davignon, était très bien de sa personne, grande, forte et un peu coquette. François avait l'aspect chétif et timide. Il adorait sa femme, dont il avait eu un enfant, mais il manquait totalement de cet air de puissance et de supériorité que tant d'épouses ont besoin de reconnaître en leur mari. De sorte que, pendant que François travaillait à son bureau du Ministère, Valentine, au lieu de faire son ménage et de la couture, employait ses journées à comparer mentalement le gros Bellanger, maître d'Hérisier, à son gringalet d'époux. Bellanger était un riche célibataire, amateur de bonne chère, et fort pénétré de sa dignité majeure. C'eût été juste de quoi, comme on voit, faire le bonheur d'une belle dinde comme Valentine. Cependant, il faut être juste et ajouter que,

jusqu'au 1^{er} août 1914, la femme Ferrand n'avait pas trompé son mari. Tout au plus, était-elle coupable, à cette époque, de paresse dans le ménage, de frivolité et de mauvais désirs.

La guerre éclate. François s'engage. Il est blessé, puis transporté dans un lazaret d'Allemagne. Par une suite de hasards étranges, notre prisonnier perd sa médaille militaire et tout autre insigne qui le puisse faire identifier. Il perd aussi la mémoire durant dix mois, et quand il la recouvre, il juge utile de prendre un autre nom, de s'appeler Durtal, pour arriver plus facilement à s'évader. Il y réussit ; et, comme, par surcroît de précaution, il a laissé pousser sa barbe, comme au métier de bûcheron son corps malingre d'employé bruxellois s'est admirablement développé dans les forêts allemandes, personne ne le reconnaît quand il repartit aux environs d'Hérisier. D'ailleurs, lui-même ne désire pas être reconnu prématurément. Il juge préférable de prendre rang, aux yeux du public, parmi les soldats disparus que parmi les maris trompés. Car, depuis déjà longtemps, Valentine ne se soucie plus de lui. Elle n'a pas perdu son temps, et s'étant crue veuve, elle a épousé légalement le gros maître d'Hérisier, objet, depuis tant d'années, de son admiration et de sa concupiscence. La voilà donc madame Bellanger, femme d'un homme qui a un petit château et qui se met une ceinture tricolore autour du ventre les jours de festivité communale ! M. Davignon ne nous le dit pas, mais je suis sûr que Bellanger aura aussi procuré à sa belle épouse une petite *Fiat* et un jeune chien. C'est le moins qu'un bon mari puisse faire pour qu'une femme comme Valentine trouve le bonheur et de l'occupation à son foyer.

Telle est la situation que Ferrand trouve à l'armistice. J'ignore pourquoi il attend jusqu'en 1922 pour se demander ce qu'il lui reste à décider. Toujours est-il qu'alors il vient soumettre son cas au distingué romancier belge. François Ferrand aurait pu, pour être éclairé, s'adresser au curé de sa paroisse ; mais, sans doute, au contact des mauvais journaux et des milieux bruxellois, a-t-il perdu l'habitude d'aller à confesse.

Soit qu'il ait voulu prendre le temps de se retourner, soit que le Bon Dieu lui ait refusé en cette occasion toute grâce d'état, M. Davignon ne donne d'abord aucun conseil. Il commence par écouter François et par gagner sa confiance. Il s'arrange ensuite pour faire la connaissance de Valentine et pour devenir son confident. Il finit même par savoir ce que pense et projette l'enfant des époux séparés, la jeune fille Madeleine, qui habite maintenant avec sa mère chez Bellanger. Tenant, de la sorte, en mains tous les fils de la trame, le romancier va pouvoir suivre toutes les péripéties du raccommodage et y aider de toutes ses forces.

Car, vous l'avez deviné, lecteur, et je n'ai, moi, critique, aucune raison de faire languir votre curiosité trois cents pages durant : François et Valentine se raccommoderont. Cette réconciliation n'ira pas toute seule ; il y faudra du temps, des interventions humaines et la grâce divine, mais, enfin, elle aura lieu. D'abord, à cause de la barbe et du rajeunissement de François. Ensuite, à cause de Madeleine, l'enfant qui n'a cessé d'aimer son père, et qui menace d'abandonner sa mère coupable pour le suivre où il voudra. Et enfin, par les sages conseils et les bons offices du romancier chrétien.

L'efficacité du rôle de Madeleine et des prières que, plus tard, entrée au cloître de Tervueren, elle adressera à Dieu pour la réconciliation de ses parents, se comprend aisément. La perspective d'être condamnée et quittée par sa fille porte déjà un coup à la tranquillité bourgeoise de la frivole Valentine.

L'on conçoit aussi qu'une sage direction émanant d'un romancier pénétrant et discret ait beaucoup servi à arranger les choses.

Mais, il faut se garder de sous-évaluer l'importance de la barbe de François en cette affaire. Et qu'on ne croie pas que je veuille plaisanter ni travestir la pensée de l'auteur. Celui-ci ne cesse d'attirer l'attention du lecteur sur le renouvellement physique de son héros. Ferrand lui-même proclame, à chaque instant, qu'il n'est plus le nabot qui, jadis, traînait à la moindre côte sur son vélo, et à qui la puissante Valentine en imposait. Il s'imagine être un homme nouveau, à la poitrine développée, sachant désormais arperter les forêts, prendre le ton du commandement et jouer le rôle d'un chef. En vérité, il mérite à présent Valentine. Et Bellanger deviendra ce qu'il pourra, car, du moment où Valentine s'avise du changement survenu en son premier mari, elle reprend goût à son ancien amour, quitte le château d'Hérisier et rejoint François Ferrand qui part pour le Congo.

Tout s'arrange fort bien, comme on voit, mais, à y regarder de près, il eût été également possible que rien ne s'arrangeât. Cette Valentine est tellement sottise et inconsistante qu'on ne sait jamais

(1) HENRI DAVIGNON, *Les deux hommes*. Paris, Plon, 1924.

à quel parti elle va se résoudre. Aussi, n'est-elle pas fort intéressante. « Après tout, qu'elle devienne ce qu'elle pourra ! » est-on tenté de dire au cours de la lecture. Quant au mari (je ne parle pas de Bellanger qui est l'un des plus pâles et odieux bourgmestres qui soient, mais du brave François Ferraud), il est assez sympathique puisque malheureux. Mais, qu'il est donc hésitant ! Et quelle drôle de prétention il a de vouloir reconquérir sa femme en abolissant en lui tous les vestiges de sa vie de fonctionnaire et de sa timidité passée ! Est-ce un mal d'avoir été employé au Ministère et de n'être pas taillé en forgeron ? Il est vrai que, peut-être, Valentine ne se fût rendue qu'à ce prix. Je classe cette femme parmi celles à qui il faut serrer la vis, et j'espère bien, qu'une fois arrivée au Congo, son mari lui fera sentir sa force et le joug dont elle a besoin. Elle est de ces grandes personnes évaporées qu'il faut tenir en laisse comme un bébé.

Pour finir, j'avouerais ne m'être pas emballé outre mesure, ni pour Valentine ni pour François, et je trouve M. Davignon bien généreux d'avoir usé son beau talent à peindre d'aussi inconsistants personnages.

OMER ENGLEBERT.



France et Papauté

Un geste de suicide

Tous ceux qui vivent en contact suivi avec l'Orient — Egypte, Syrie, Palestine — peuvent témoigner du grand prestige dont la France y jouit. Les *Gesta Dei per Francos* ont laissé dans ces pays une trace profonde. Ce prolongement du passé tient certes à des souvenirs d'héroïsme et de gloire — Saint Louis et Napoléon commandent encore aux imaginations — mais c'est la tradition religieuse qui en est le facteur prédominant. « La France, protectrice des chrétiens » — voilà une notion qui, en dépit de bien des abdications et de beaucoup de fautes et d'erreurs, a gardé sur les âmes et les esprits orientaux une emprise certaine.

Cette « protection » résulte certes des stipulations des traités, mais ce n'est pas de leurs sèches formules qu'elle tient sa puissance et son efficacité. Celles-ci lui viennent de la manière dont elle fut immémorialement exercée en vertu de principes qui pour ne plus être, de nos jours, ceux de beaucoup de Français, n'en restent pas moins, aux yeux des Orientaux, ceux de la France. J'en suis fâché pour le radicalisme socialiste, mais je dois constater que les conventions internationales assurant à la France la protection des chrétiens d'Orient, impliquent, aux yeux de ceux-ci, par la plus généreuse des illusions, que la France est toujours « la fille aînée de l'Église » !

Les hommes politiques français, s'ils ne l'avouent pas publiquement, en conviennent par leurs actes — et que l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation — puisqu'aussi bien c'est aux ordres religieux avant tout qu'ils confèrent la mission d'assurer le rayonnement de la pensée française, qu'ils les soutiennent énergiquement et les subsidient largement. Et tandis que, dans la métropole, le personnage officiel qui se permet de mettre le pied dans une église ou un institut catholique risque d'être du coup disqualifié, en Orient, les Représentants de la République assistent, en grand appareil, aux Messes consulaires, président, dans les écoles religieuses, les distributions de prix, prononcent des discours éloquentes et onctueux.

Ce n'est pas que, par la politique intérieure de la France,

la confiance des chrétiens d'Orient, en la nation « protectrice », n'ait été mise souvent à une rude épreuve ; et les hauts faits du ministère Combes, avec le retentissement mondial qu'ils eurent, desservirent gravement la France au dehors.

Il ne faudrait pas qu'une aussi lamentable histoire se répète souvent pour que, malgré la lettre formelle des traités qui ne valent guère sans l'adhésion des cœurs, les « protégés » ne fassent plus grand crédit au « protecteur ».

Dans cet ordre d'idées, n'hésitons pas à le dire, la suppression de l'ambassade française auprès du Vatican constituerait un véritable geste de suicide.

Ne parlons pas du froissement profond que subiraient les consciences des catholiques d'Orient du chef de cet acte discourtis et des germes de désaffection qu'il y introduirait. Mais considérons de quelle précarité la protection serait frappée, si la rupture brutale des relations donnait au Saint-Siège le droit de s'en désintéresser. Le côté faible de cette protection réside dans le fait qu'elle s'exerce sur des sujets de nationalité différente et, partant, enclins à s'orienter vers leur nationalité propre. Cette tendance exista de tout temps, mais elle s'est accentuée encore à la suite de la guerre et comme corollaire de la surexcitation, chez chacun, de l'esprit national. Si, dans ces tentatives de se soustraire à la protection de la France, celle-ci ne peut compter sur l'appui de Rome, une indiscipline que nul autre n'a une autorité capable d'enrayer, aura vite fait de miner les prérogatives de la France.

Signalons par ailleurs — avec toute la discrétion voulue — que les candidats ne manquent pas à la succession éventuelle de la France en ce domaine. Sans doute, personne ne cul iva plus le rêve ambitieux de Guillaume II avant la guerre, et que M. Pinon caractérisait ainsi : « Fonder la prééminence universelle de l'Allemagne sur la protection du Christianisme protestant et catholique, relier entre eux les centres épars de l'influence germanique par un double protectorat religieux, avoir, par le globe, une double clientèle religieuse et économique, lier la force morale du catholicisme à l'immense force matérielle de l'empire allemand ». Mais si aujourd'hui, du côté allemand, une telle entreprise n'est plus à craindre, qui assure que, dans des proportions moins prétentieuses et moins grandioses, d'autres ne songent pas à la reprendre ?

Danger général pour l'Orient, la rupture avec le Vatican constituerait un danger spécialement grave pour la Syrie. Qu'on ne se nourrisse pas de chimères : l'appareil administratif et même l'appareil militaire ne peuvent rien en cette matière. Il s'agit d'une œuvre de centralisation spirituelle et cette œuvre-là ne peut aboutir quand on se prive volontairement du concours de Celui qui commande aux esprits.

La France, en Syrie, éprouve encore journellement des difficultés. La soudure est loin d'être faite entre elle et ceux sur lesquels elle exerce son mandat. Il y a une crise de confiance — et peut-être les catholiques de Syrie sont-ils atteints plus spécialement par cette crise. Une politique d'aventures qui couperait tout contact avec le Vatican accentuerait cette crise, jetterait le désarroi dans les consciences et les mettrait — sans contrepois — à la merci des influences hostiles à l'action unifiante de la France.

Dans un des banquets qui réunirent cordialement, aux fêtes du Havre, Français et Belges, un homme d'État français, au cours d'une conversation particulière, disait, d'un ton péremptoire : « Nous supprimerons l'ambassade auprès du Vatican et après cela... » — « Après cela, interrompit quelqu'un qui connaît bien l'Orient, vous pourrez évacuer la Syrie ! »

Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur la portée et le but des considérations qui précèdent ; leur nette franchise est justifiée par l'intention qui les dicte. Admirateur passionné des « gestes » de la France en Orient, ayant pu juger combien ils sont bienfaisants et féconds, j'ai voulu uniquement signaler, en ces pages, la diminution mortelle dont serait frappé ce glorieux legs d'histoire qu'est la Protection des chrétiens d'Orient, si, donnant suite au projet de rupture avec Rome, le gouvernement français commettait le geste de suicide qu'il a imprudemment annoncé.

FIRMIN VAN DEN BOSCH,
*Procureur Général près les Juridictions
mixtes d'Égypte.*



Les minorités nationales dans la région de Mossoul (1)

Il existe peu de pays au monde (en dehors tout au moins de la Caucasic, qui détient certainement le record quant à la « mosaïque des races »), où nationalités et religions soient entremêlées en un fouillis plus inextricable que dans la région connue naguère sous le nom de vilayet de Mossoul ; région qui fait aujourd'hui partie du royaume d'Irag (Mésopotamie) et à laquelle prétend de nouveau la Turquie de Kémal. Dans la grande plaine de Mossoul il n'est pas facile de trouver deux villages voisins, habités par des hommes de même race, adorant le même Dieu et parlant la même langue. A Mossoul même et dans la plaine il y a prépondérance d'Arabes ; au nord et à l'est, dans les montagnes, habitent les Kurdes ; mais partout, dans les montagnes, dans la plaine, dans les villes sont disséminés les restes des peuples les plus variés. Ces peuples, les langues qu'ils parlent, les alphabets et calendriers dont ils font usage, nous font ressouvenir de périodes de l'histoire du monde, qui nous semblent aujourd'hui singulièrement éloignées.

Un grand nombre de sectes chrétiennes habitent parmi les Kurdes et les Arabes. Nous voyons là des Nestoriens (appelés aussi Assyriens) et des Jacobites, parmi lesquels certains ont accepté l'union avec Rome ; des Chaldéens, des Syriens catholiques, quelques Arméniens. Dans les montagnes du Kurdistan certains villages sont peuplés de juifs parlant araméen : vestiges apparents de la captivité de Babylone ! A l'Ouest et au Nord-Ouest habitent les Yézidi. Une vague tribu agricole dénommée les Shebeks paraît être kurde de nationalité et shiite de religion, mais sans mosquées. Ces Shebeks seraient, prétend-on, les descendants des Mongols de Tamerlan et de Houlagou. A Mossoul même habitent des Sabéens, qui se dénomment eux-mêmes « chrétiens de St Jean Baptiste », et dont les croyances paraissent remonter à celles

des Mages de Perse. Des colonies turcomanes sont échelonnées le long de l'ancienne route de caravanes de Mossoul à Bagdad ; ces turcomans ont été transportés ici pour tenir en échec Kurdes et Persans.

Mossoul est à 120 kilomètres de Gal'at Shergat, naguère, sous le nom d'Assour, capitale du Théglath-Phalasar biblique, point terminus au Nord de la voie ferrée qui part de Bagdad. Ces 120 kilomètres sont couverts en auto. En arrivant à Mossoul M. Luke aperçut un groupe de jeunes gens s'exerçant au football et parmi eux Sa Sainteté Mar Schimoun XXI, « catholicos et patriarche d'Orient » depuis 1920, aujourd'hui âgé de quinze ans.

On sait que la condamnation de Nestorius par le 3^{me} Concile oecuménique (431 après J.-C.) poussa ses adhérents, les monophysites, à fonder une Église, qu'ils dénommèrent « Église d'Orient » et qui se distingua particulièrement au point de vue de l'activité de ses missionnaires. Les missionnaires nestoriens se répandirent à travers toute l'Asie, jusqu'aux confins de la Chine, où le fameux monument de Si-nan-fou érigé en 781 nous narre, en syriaque et en chinois, leur étonnante activité.

L'invasion mongole y mit fin. Les herdes de Tamerlan détruisirent les communautés nestoriques d'Asie centrale, et en peu de temps l'« Église d'Orient » (qui avait bien mérité de porter ce nom) était réduite aux plaines et aux montagnes de la Mésopotamie. Au XVI^e siècle les Nestoriens de la plaine acceptèrent l'union avec Rome et formèrent l'Église chaldéenne. Les autres se confinèrent dans les régions montagneuses du district de Hakkiari au Kurdistan et instituèrent l'hérédité de leur patriarcat dans la maison de Mar Schimoun, ce qui veut dire en syriaque « Seigneur Simon ». Chaque patriarcat prend ce nom à son avènement, la dignité passant de l'oncle au neveu ou du frère au frère. La vie que ces montagnards menèrent jusqu'au début de la grande guerre rappelle celle des Highlanders d'Écosse sous les Stuart et peut se résumer en ces quelques mots : lutte sans merci contre le Kurde. L'Église nestorienne ou assyrienne est, au sens propre du mot, une Église « militante ». Durant la guerre les Nestoriens prirent fait et cause pour les Alliés et endurèrent les plus grandes souffrances après la débâcle russe. Aujourd'hui leur sort est plus que jamais incertain. La résidence patriarcale de Qudshanes est située au nord de la frontière provisoire de l'Irag et les destinées de cette tribu et de cette Église dépendent au plus haut point de l'accord à intervenir avec les Turcs. A noter que Qudshanes est situé sur le Zab, d'après la tradition une des rivières du Paradis terrestre, et que les patriarches nestoriens datent leurs encycliques ainsi : « donné dans ma cellule sur la rivière du jardin de l'Éden ».

Une autre Église chrétienne des mêmes régions est celle des Jacobites qui doit son nom à l'évêque Jacob Baradaï, du VI^e siècle, connu pour l'activité remarquable qu'il déploya en Syrie et en Mésopotamie. Cette Église est aussi monophysite. La majeure partie des territoires habités par les Jacobites se trouve malheureusement en Turquie, et les dernières nouvelles signalent une recrudescence des persécutions qu'ils eurent à subir au cours de la guerre. Le monastère d'Al Qosh, au nord de Mossoul, construit au XIX^e siècle, a une grande célébrité. Un autre, celui de Rabban Hormuzd, daté du VI^e siècle. On attribue des miracles extraordinaires à ce Hormuzd. Il ne sortit qu'une fois de sa cellule, pour se rendre dans un monastère voisin, celui de Deir Mattaï, perché sur les hauteurs du massif de Jebel Makloub à 75 kilomètres de Mossoul. Il y fut, à son étonnement, bien reçu ; le mot *étonnement* est ici de mise, parce que Hormuzd détestait les

(1) D'après une série d'articles de M. LUKE, ancien adjoint du gouverneur général anglais à Jérusalem (*Times*, 23-26 août 1924).

moins de Deir Mattai comme hérétiques. La nuit venue, il se glissa dans leur bibliothèque, fit miraculeusement sortir un jet d'eau du sol, lava avec cette eau les feuilles de parchemin qui contenaient des doctrines hérétiques, fit disparaître les caractères qui couvraient ces feuilles — puis rentra dans sa cellule pour ne plus la quitter.

A l'Ouest de Mossoul, dans le Jebel Sinjar, habite la tribu connue sous le nom de Yézidi ou adorateurs du diable. Ils se donnent eux-mêmes le nom de Dasnayi, parlent un dialecte kurde et sont apparemment d'origine fort ancienne. Le nom de Yézidi paraît être dérivé de Yazdan, un des noms persans de l'Être Suprême auquel les Yézidi reconnaissent une suprématie vague et abstraite, tout en consacrant la majeure partie de leur attention à celui que, dit M. Luke, « nous appelons, quand nous voulons être polis, l'Ange déchu », mais qu'ils regardent, eux, comme investi par le Très-Haut de toute puissance ici-bas, « comme ayant reçu de la Divinité carte blanche ». Le traitant avec la plus grande vénération et tâchant de toutes les façons de se le rendre propice, les Yézidi n'admettent pas qu'on prononce en leur présence le mot *Sheitan* (Satan). Et ils l'incarnent dans le paon, dénommé *Mélek Taus*, ce qui pourrait vouloir dire « Seigneur Dieu » (*Taus* = *theos* ?) (1). Un paon en bronze, qui n'est du reste jamais montré aux non-initiés, est le palladium des Yézidi.

Outre le diable les Yézidi adorent le soleil, et les jours de grande fête lui offrent en sacrifice des bœufs blancs. Les Assyriens de l'antiquité en faisaient de même; ne serait-ce pas un vestige des influences ninivites ? Autre trait curieux analogue : presque tous les Yézidi ont des barbes de longueur anormale : comparez les bas-reliefs assyriens et jugez.

Pour en revenir aux croyances des Yézidi : ils admettent l'inspiration de l'Ancien et du Nouveau Testament — et aussi du Coran ! Avouons qu'il est difficile d'être plus accommodants ! Ils acceptent la divinité de Jésus-Christ, mais croient que Son règne n'arrivera que lorsque celui du Diable aura pris fin, soit dans quatre mille ans. Comme les musulmans ils circonscisent, comme les chrétiens ils baptisent, comme les juifs ils s'abstiennent de telle nourriture ou de telle autre, comme les Sabéens ils abhorrent ... la couleur bleue. Ils vénèrent, avec le *Mélek Taus*, Moïse, Manès, « *Mélek Isa* » (Jésus), Mahomet et même l'Imam Mahdi. Il est vrai que l'ignorance est profonde parmi eux ; avant la guerre une seule famille savait lire et écrire. Après l'armistice l'administration britannique tenta d'ouvrir une école dans le Djebel Sinjar. Tout d'abord il fallut éliminer des manuels la lettre *sh* et les mots rimant avec *Sh-itan*, puis d'autres difficultés surgirent encore, et quatre élèves s'étant un jour noyés en traversant une rivière grossie par les pluies, les Yézidi considérèrent cet épisode comme une preuve décisive de la colère... infernale, et l'école dut être fermée.

Les Yézidi ont été maintes fois persécutés par les Turcs, quoiqu'ils soient de caractère doux et paisible. Au cours de la guerre, ils se distinguèrent très honorablement en donnant abri à des centaines de réfugiés arméniens au cours des massacres. Jamais les persécutions n'ont pu les forcer à abjurer leur foi : fait d'autant plus digne d'attention, note M. Luke, que ce paon étrange qui a nom *Mélek Taus* ne semblerait guère être une divinité capable de susciter l'enthousiasme de ses adorateurs au point de mourir pour elle.

(1) Un correspondant du *Times* (1^{er} sept.) signale que l'hypothèse émise par M. Luke dans ses articles sur les Yézidi et d'après laquelle *Taus* = *theos* et *Mélek Taus* voudrait dire « le Seigneur Dieu » est très invraisemblable. *Taus* doit dériver du mot grec *Taûs* = paon.

La Mecque des Yézidi est le sanctuaire dit de Sheikh Adi : il semble que ce nom englobe deux « saints » dont le premier a vécu au XII^e, le second au XIII^e siècle. Avant de la visiter M. Luke et ses compagnons passèrent un jour et une nuit dans le château du chef héréditaire des Yézidi à Bardri dans le Sheikhan. Ce chef ou *Mir* a sur les Yézidi un pouvoir absolu. Pour lui les meilleures terres comme les plus jolies femmes. Pour l'entretenir, les Yézidi paient un impôt en argent et en nature ; aussi Saïd Beg, le *Mir* actuel, est-il riche et l'heureux possesseur de cinq autos américaines. Mais tout privilégié a ses revers : ce n'est qu'à titre exceptionnel qu'un *Mir* meurt dans son lit. Comme accoutrement et comme traits, Saïd Beg rappelle un Méphisto de ballet russe : ni l'art, ni la nature ne pourraient fabriquer un chef d'adorateurs de l'Esprit malin plus approprié à ce rôle.

Le sanctuaire de Sheikh Adi est à trois heures à cheval de Baldri. En chemin, les voyageurs rencontreront une série de plus petits sanctuaires ; à côté de chacun se trouvait un arbre sacré entouré d'un mur. La vallée où se trouve Sheikh Adi est un vrai petit Eden. Le sanctuaire disparaît dans un bosquet de mûriers. Un grand serpent noir est sculpté sur le mur du temple. Le temple lui-même semble avoir été une ancienne église chrétienne ; l'intérieur contient deux nefs ; dans un coin de celle du sud jaillit une belle source, qui est censée tirer miraculeusement son origine du *Zem-Zem* de La Mecque, tandis que du milieu de la nef du nord une porte mène dans une chambre carrée ; celle-ci contient deux boîtes en bois, dont une renferme apparemment le paon de bronze. Dans une pièce voisine sont rangés des vases contenant de l'huile d'olive. Le sanctuaire principal est entouré de centaines d'autres édifices à destinations diverses. Du toit d'un temple de petites dimensions, attaché au flanc de la montagne et dominé par la coupole allongée caractéristique de l'architecture Yézidi, temple où ont lieu les sacrifices de bœufs blancs au Soleil, l'œil embrasse un spectacle admirable. On se prend à regretter que tant de belles choses soient consacrées au Prince des Ténébres ; mais, dit M. Luke, il faut bien admettre que, si son sanctuaire peut servir de critérium, il est « gentleman et homme de goût » !

Un trait pour finir, trait qui nous fera sentir du doigt à quel point dans ces régions étranges nous côtoyons l'antiquité, à chaque pas et de la façon la plus inattendue : ces Jacobites dont il a été question plus haut datent jusqu'à présent leurs actes officiels de l'ère des Séleucides (312 av. Jésus-Christ) ; l'ère chrétienne n'étant employée que pour les faits de la vie courante. Peut-on concevoir un détail plus caractéristique ?

Comte PEROVSKY.



Saint Mathieu par Rembrandt

S'il est, dans l'Histoire des Arts, et de la peinture en particulier, un magicien de la lumière, un lumineux interprète du mystère des âmes, un prestigieux évocateur du surnaturel même, c'est bien Rembrandt Harmensz van Ryn, qui naquit à Leyde, en 1606, et mourut à Amsterdam, en 1669.

Son *Saint Mathieu*, du Louvre, est, à ces divers points de



SAINT MATHIEU, par REMBRANDT

vue, l'un des plus purs chefs-d'œuvre de la peinture universelle (1).

Il est la traduction, en un symbolisme transparent, en une gamme subtile de couleurs simples, de la notion de l'*Inspiration*. L'action de l'Esprit-Saint est suggérée par le moyen de l'Ange, qui suit la pensée de l'écrivain, tisonne ses souvenirs, lui désigne à l'oreille les concepts que Dieu fait siens, et l'aide ainsi à tirer de son trésor, selon l'expression de Saint Mathieu lui-même, du neuf et du vieux, *nova et vetera*.

Au moment psychologique, choisi par l'artiste, l'Ange donne, de la main droite, la *motion* décisive : « Allez, écrivez ceci ». Afin d'exprimer la suavité de l'opération divine, l'épaule du scribe est à peine effleurée ; mais la petite main, lisse et fine, vibre sur les tons larges, qui la soutiennent.

Lisse et fine, elle contraste avec les mains de l'Apôtre, dont le style est plutôt rude ; où veines, plis et rides s'inscrivent en vigueur. Mais l'*anatomie* y est si bien en place. Rembrandt s'y montre surtout préoccupé *du volume*, tout en s'intéressant aux détails, mais à sa façon ; voyez la jolie salière du poignet gauche. La mimique l'intéresse davantage encore ; celle des doigts glissant peu à peu, pour se perdre sous la barbe, ou tenant la plume en repos, au milieu d'une page. Comme ils sont naturels, ces menus gestes !

La soie blondine des cheveux de l'Ange ruisselle de lumière, de cette lumière de Rembrandt, qui n'appartient qu'à lui, et qui vaut ici toutes les auréoles. Elle court vivement, ou sautille, comme par éclaircies, sur le front, le nez, le bout des doigts...

Sur les lèvres, un soupçon seulement de rouge...

Labouré, raviné, creusé, tel apparaît le visage du saint.

Mais, tout comme celui de l'Ange, il baigne dans la paisible irradiation du Ciel. A peine remarquez-vous son teint basané, le gris des cheveux et de la barbe, le blanc du turban, l'or du galon. Il y a là une couche de pureté qui s'interpose et retient votre œil. Les deux visages sont aussi purs l'un que l'autre.

Dans les deux personnages aussi se répondent les mouvements, L'Ange se penche et fait confiance. Pour l'entendre et pour ne rien perdre du *souffle* divin, l'Apôtre se redresse.

(1) H. 0,96 ; L. 0,81. T. Signé, à droite, sur le fond : Rembrandt, F. 1661. Fig. en buste, gr. nat. — Voici ce qu'en disent Lafenestre et Richtenberger : Assis à une table, Saint Mathieu, de trois quarts tourné à droite, en huppelande marron et turban ; il porte la main gauche à sa barbe grisonnante et écrit de la droite ; un ange, appuyé, à gauche, sur son épaule, lui parle à l'oreille. (*La Peinture en Europe*).

La minute est grave. L'enfant-messager hausse les sourcils : « Attention ! » — Dans une sorte d'hallucination, le vieillard inspiré fronce les siens : « J'y suis, je vois ». Vision et paroles se précèdent, et la main gauche, qui soutenait d'abord le menton, je suppose, glisse maintenant, pour s'appuyer tout de suite sur le parchemin, où va crisser, dans la main droite, la plume d'oie.

Sous la manche gauche s'égaie un petit *dépassant* rouge qui donne sa note sur le brun du froc monastique et sur un fond de muraille sombre. Sombre ! Mais, encore une fois, à la Rembrandt ; car tout le tableau vit dans une chaude tonalité générale, avec quelque chose de doré dans les dessous.

Le jour joue avec la nuit. Un luisant ici, très bref ; une griffe de lumière là. Sur le côté de l'œil, un rien de blanc. Deux touches d'envolée sur les ailes du nez. La lumière est entrée par la gauche, elle s'est accrochée aux boucles angéliques, elle est pressée, elle passe ; mais, au centre, elle s'attarde, exprimant amplement le sujet, musant sur la main, puis sautant au bas, où elle porte, comme par enchantement, l'œuvre entière.

L'artiste laisse à sa lumière le soin de composer. C'est elle qui note, souligne, fait l'unité. Traits et contours, cela n'est pas précis, précis. Comme d'ailleurs dans la nature. L'artiste les voit, ces contours, mais il les voit mentalement. Il malaxe une pâte qui finit par devenir éthérée, et la couleur d'aspect boueux se mue en tons translucides. Quelle lumière ! Je n'y vois pas de rais. Elle ne vous *revient* pas. Solennelle et intime, splendide et simple, elle accuse des formes qui n'en demeurent pas moins discrètes. Elle ne tire pas l'œil et pourtant elle s'impose. Frottis très fins de la barbe, crevasses faites, avec l'autre bout du pinceau, ou d'un coup de ponce, dans la peau du visage, rides animées des doigts, stigmates du front, ce sont jeux de lumière, jeux sans apprêts, merveilleux de souplesse.

* * *

Je m'en vais, l'âme émue. Qu'y a-t-il donc là de si pénétrant ? Mais ce tableau ne comprend que deux personnages ? Et la couleur est si proche du noir ?... Oui, mais le recueillement en est sublime et c'est comme une plénitude de surnaturel. Avec de si pauvres moyens, réaliser si grand ! Voilà ce qui me prend !... Je crois bien que cet Ange, de sa main fine et lisse, a touché les doigts nouveaux de Rembrandt...

Le génie n'est-il pas une sorte d'Inspiration d'en haut ?...

TH. BONDROIT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'Exposition de Charles Verlat

C'est toujours un peu en tremblant qu'il faut se mêler de critique picturale et l'on rappelait l'autre jour la cruelle mésaventure de ces journalistes qui s'étaient pâmés d'admiration devant un « Coucher de soleil », exposé à Paris par des rapins goguenards, sous la signature *Boronali*, avec la légende : « Et le soleil se couchait sur l'Adriatique », authentique chef-d'œuvre d'un *Aliboron* qui, par devant témoins, l'avait composé avec sa queue ! Et les chevaliers de l'écritoire avaient trouvé à la toile de l'artiste aux longues oreilles, un je ne sais quoi de poétique ! *Hi-han !*..

Assurément, pareille anerie n'est pas à redouter en devisant de l'Exposition jubilaire de Charles Verlat, mais tout de même sied-il d'ouater de modestie nos jugements et de les ourler de circonspection.

Il faut savoir gré à l'Administration communale d'Anvers et aux artistes qui l'y ont aidé, d'avoir célébré le centenaire de la naissance du maître anversoïse par la remise en honneur des principales pièces de son œuvre. N'est-ce pas presque une exhumation et l'excellent peintre Verlat n'était-il pas descendu dans l'oubli de la tombe ?

Il est vrai que tout Anversoïse qu'il fût — il naquit dans la métropole le 24 novembre 1842 — il n'a donné à sa patrie que les débuts et la fin de sa carrière. Élève de Nicaise, de de Keyser, de l'Académie des Beaux-Arts, il n'avait pas vingt ans quand l'Exposition triennale d'Anvers acceptait à la cimaise une de ses œuvres. N'était-ce pas « Tintoret instruisant sa fille » ? Trois années après, en 1846, une

autre composition attirait l'attention des bons juges qui la choisirent comme modèle de la planche lithographique primée de la Société Royale pour l'encouragement des Beaux-Arts.

Est-ce son échec au concours de 1847 pour le prix de Rome, est-ce cette malchance, en partie due à un accident survenu dans sa loge, qui l'éloigna de son pays ? Le fait est qu'à partir de cette date, ou peu après, il fixe son séjour à Paris, où il fréquentera les ateliers des idéalistes et des réalistes, d'Ary Scheffer, d'Hippolyte Flandrin, de Courbet, où il passera une vingtaine d'années.

En 1869, il quite Paris pour Weimar, cédant aux flatteuses sollicitations du Grand-Duc qui lui confie la direction de la *Kunstschule*. Il l'abandonnera en 1875, pour entreprendre son voyage en Orient, au Caire, en Palestine et ne réintègrera sa ville natale qu'en 1877, après une absence d'une trentaine d'années, les plus fécondes de sa carrière artistique.

Bien loin de lui apporter la sérénité et le bonheur, Anvers ne lui réserva guère pour la dernière période de sa vie que d'amers déboires.

Membre de la Commission réorganisatrice de l'Académie des Beaux-Arts dès 1879, directeur de l'institution en 1895, il entra en conflit avec ses collègues, avec les autorités, se débattit dans de cruelles difficultés financières et ne parvint pas même à s'entendre avec l'Administration communale, lorsqu'il fut chargé de la décoration du grand vestibule de l'Hôtel de ville, pour laquelle il ne put achever que la célèbre *Statue du duc d'Albe traînée dans les rues d'Anvers*.

Épuisé, abreuvé de dégoût, brisé par les luttes, il succomba, frappé d'apoplexie, le 23 octobre 1890.

La commémoration de son centenaire par l'érection d'un monument et l'exposition jubilaire au Musée royal des Beaux-Arts apparaît comme une tardive réparation et semble même prendre le caractère d'une manifestation expiatoire.

Tôt ou tard justice devait lui être rendue. Le visiteur qui s'arrête devant le portrait où De Jans l'a fait revivre, est frappé par l'expression de haute intelligence que reflètent ce front de penseur et la profondeur de ce regard. Toute son œuvre porte le cachet d'un pinceau gouverné, par l'esprit, son art est probe, solide, réfléchi, savant, fortement discipliné, il obéit à la pensée souveraine et la suggère. Ces tableaux-là sont de ceux qui font penser.

Sans doute, Verlat ne prendra pas place dans le Panthéon de l'histoire générale, il semble même, malgré son incontestable maîtrise et une réelle supériorité sur certains points, ne passer qu'au second rang des peintres belges du siècle précédent. Mais il laissera un nom distingué par la variété et la fécondité de son talent.

Orientaliste, il s'acquît une juste réputation par les œuvres qu'il avait rapportées d'Orient et réunies dans cette salle construite par lui (rue des Douze Mois, près de la Bourse) et qui garde son nom. Inférieur, je pense, à Emile Wauters, il s'est placé par la vérité de ses toiles et leur chaud coloris à côté des Portaels, des Claus, des Van Rysselberghe, des Van Strydonck, qui ont cherché à capter sur leur palette le soleil du pays du levant. La rétrospective d'ailleurs ne nous fournit guère que deux spécimens intéressants de cette manière :

Rogomé, la fille du Cheik, et Jérusalem.

Peintre d'histoire, il n'égale pas notre Henri Leys dont le génie s'imposa aux écoles européennes, ni peut-être même Emile Wauters, qui s'immortalisa par la *Folie d'Hugo Van der Goes*. Mais à la suite de ces puissants initiateurs qui donnèrent l'impulsion à notre art national, il faut sans contester placer Verlat, en laissant à part dans son originalité solitaire le grandiloquent Wiertz. Par leur savante ordonnance et l'équilibre des masses, par leur vigoureuse synthèse et par l'habile dramatisation du sujet, ces scènes d'histoire d'un art sobre et nerveux qui concilie l'idéalisme de la conception avec le réalisme du fait, peuvent rivaliser avec les productions des Laurens, des meilleurs maîtres modernes.

Quelle vision poignante dans la *Vox populi*, que le triomphe de Sarabbas, à la figure patibulaire, élevé sur le pavais par l'immonde ananille juive et dominé par la haute stature du Christ, dont la reine majesté affirme l'éternelle victoire de Dieu sur les passagères victoires des méchants !

Même palpitation de vie, même relief des personnages, même profondeur de pensée dans cette toile exubérante de la *Statue du duc d'Albe*, qu'une populace en délire piétine avec rage et roule aux rémonies. C'est la basse vengeance du peuple insultant à la tyrannie déçue, mais à travers le débordement de la haine, c'est aussi la Justice immanente qui exécute son arrêt, en effigie, contre le sanglant oppresseur.

J'aime moins le triptyque *Vox Dei*, où le Christ entre Simon-Pierre et Jean, ses apôtres, sur le panneau central, est présenté en contraste

dans sa douce gravité avec les scènes des volets latéraux qui représentent, d'après la légende, d'une part, persécution, esclavage, infortune ; d'autre part, despotisme, inquisition, idolâtrie. Est-ce une sottise interpolation à la Homais que l'artiste a voulu écrire en marge de l'Évangile ? Regardons et passons.

* * *

Enfin, Verlat est *animalier* et, à tout prendre, il paraît bien que c'est son meilleur titre de gloire.

On le sait, le maître anversoïse avait de qui tenir dans ce domaine. Qui ne se rappelle, à notre Exposition de l'Art ancien de 1910, la Salle Snyders et Fyt, où nous eûmes la pleine révélation de ce mot fameux : la peinture est une seconde création. Devant ces merveilles des deux grands animaliers du XVII^e siècle, nous vîmes surgir les représentants de la faune dans une telle perfection de dessin, une telle beauté de style, une si profonde vérité de nature que la visite du Jardin Zoologique d'Anvers ne nous eût pas donné une sensation de vie plus aiguë et plus pénétrante. Notre époque a connu de dignes héritiers de ces maîtres fameux : Alfred Stevens, Verwée et Stobbaerts. C'est justice, me paraît-il, de leur associer Charles Verlat, mais je voudrais dire en quoi son prestigieux talent d'évêque du règne animal diffère de celui de ses illustres contemporains.

Ceux-ci sont plus flamands : les taureaux lustrés aux naseaux fumants, les vaches rêveuses et somnolentes, les chevaux géants et trapus, à la croupe massive, à la forte encolure que Verwée fait revivre sur la toile ; les chevaux piaffant dans leurs mangeoires, les pores gras et roses barbotant dans le purin, les taureaux d'un beau noir luisant accroupis dans l'or des litières que peint Stobbaerts, et même les héros de la race canine, dont Alfred Stevens nous a raconté les splendeurs et les décadences : toute cette animalité robuste et plantureuse est bien celle de notre terroir et s'épanouit avec une plénitude de formes toute sculpturale. Ce sont des idylles ou des géorgiques que ces artistes ont décrites. Les animaux de Verlat sont les personnages de la comédie satirique, du drame ou de l'épopée que leur fait représenter au naturel le peintre anversoïse.

Délicieuse comédie que jouent spirituellement *Les Singes érotiques*, *les Singes musiciens perplexes*, *les Singes peintres*, la *Cigogne chez le renard* et même *le Roi de la basse-cour*, ce glorieux Chanteclair, et encore ce tête-à-tête, si on peut dire, « de l'Ane, sobre et laborieux, avec le Pourceau glouton et paresseux ; les Singes et le melon, le Chien défendant son os, le Chien fuyant avec un os. »

Drames ou tragédies, d'un pathétique vivant, *La défense du troupeau*, le pâtre défendant son troupeau contre le vautour qui se rue au carnage ; *Sauvé à temps*, enfant attaché à l'aigle qui allait le dévorer ; *« Le Combat de loups »*, et sous la rubrique : *« Le Droit du plus fort »* ou *« la Force prime le Droit »* : un buffle surpris par un tigre, réplique du chef-d'œuvre conservé à la Société Zoologique d'Amsterdam. N'est-ce pas un drame encore, que celui de l'effort acharné, héroïque, déployé avec une sorte de frénésie par ces deux chevaux d'attelage qui, sous le fouet impérieux, de leurs jarrets tendus, de toute leur vigueur exaltée, s'élançant pour gravir le sommet d'une côte abrupte : *« Le Coup de collier »* ?

Ici, vraiment, triomphe Verlat. Observateur sagace, il a rendu sa vision pénétrante avec une concentration d'art, une perfection de technique, une maîtrise, une virtuosité qui se jouent de toutes les difficultés. Portraitiste du chien, du chat, du coq, du singe, du cheval, du bœuf, du renard et du loup, de toutes les espèces animales, il trouve sur sa palette des tons merveilleux pour donner au pelage l'aspect d'un tissu luisant, au plumage des teintes d'une morbidesse exquise, il possède la science anatomique qui fait saillir le muscle et ployer les membres avec une impeccable justesse ; il a le secret de la vie créatrice, il a la force magnifique pour jeter sur la toile le roi des airs et des délicatesses in fines pour caresser de son pinceau canetons et poussins qu'on croirait entendre glousser.

Il serait vraiment intéressant de savoir comment il choisissait ses modèles non seulement à la basse-cour, mais chez les fauves. On a raconté de l'animalier O. de Penne qu'il s'ingéniait à apprivoiser en liberté les bêtes féroces dans sa propriété de Marlotte. Il avait capté un louveteau dans la forêt de Fontainebleau et il en vantait à ses amis la docilité. Il affectionnait tellement son « nourrisson » que dès l'âge adulte même il ne craignait pas de le mettre au lit à ses côtés. Une nuit qu'advint-il ! O. de Penne est réveillé par une douleur cuisante à la jambe... c'était son loup apprivoisé qui commençait à trouver son maître appétissant ! Le bon Verlat ne s'aventura pas si loin ; il ne fut mordu que par les hommes, ses confrères.

On a dit aussi que l'animalier E. Lambert, peintre de chats réputé,

empoisonnait ses jolis modèles et les plaçait ensuite dans l'attitude qui lui plaisait pour les copier plus à loisir. Horreur ! C'est le bon Verlat qui fut empoisonné par de perfides matous, ses créanciers.

Et maintenant, pour finir, j'en dois l'aveu à mes lecteurs : Verlat est tout à fait vieux jeu, vieille baderne et digne de la commiseration dédaigneuse de nos « fauves ». Il cherche le beau dans le vrai ! Il s'impose des règles, une discipline. Il achève ses tableaux, le maladroît, parce qu'il ignorait encore que, pour être à la page, un artiste ne doit publier que ses brouillons, selon le joli mot de Peladan. Il peint bien et ne déforme pas systématiquement la nature, il l'imite. Il ne peint pas à la truelle mais au pinceau et ne le lance pas au hasard. Il avait du talent, des aptitudes, il savait son métier, mais, c'est sa seule excuse, il a malheureusement terminé sa carrière avant l'avènement du cubisme, du dadaïsme, du bolchévisme dans l'art. Sans cela, il aurait vu la nature tout comme notre figure nous apparaît dans un globe de jardin, et telle il l'aurait griffonnée sur la toile. C'est un œil sain et une main de calligraphe. Paix à sa cendre.

J. SCHYRGENS.



JAPON

Le conflit avec les États-Unis

I

D'après un article de Lucien Bec : Quelques aspects du conflit américano-japonais, dans la REVUE UNIVERSELLE, du 1^{er} Septembre 1924.

En dépit de certaines allégations l'antagonisme américano-japonais, est non un conflit économique, mais un conflit de races.

L'élément anglo-saxon perd peu à peu sa prépondérance aux États-Unis : les races déclarées inférieures par l'orgueil des vieux puritains (les Slaves, les Latins, etc.), acquièrent une influence toujours plus considérable. Si les races latines et slaves sont indésirables en principe, à plus forte raison les jaunes, plus inassimilables que tous les autres éléments. Les Américains veulent être maîtres chez eux ; et pour y parvenir, ces « idéalistes », ces apôtres de la fraternité universelle, si prompts à critiquer les nationalistes d'Europe, ne se font pas faute de mettre à l'index des peuples étrangers tout entiers.

Les principales étapes de l'agitation anti-japonaise qui a abouti au vote de l'*Immigration Bill*, sont présentes à toutes les mesures. Il est à noter que le Japon ne conteste point à l'Amérique le droit de légiférer comme bon lui semble, ni n'attend d'une entente avec les États-Unis une solution au problème de la surpopulation japonaise. Mais le Japon tenait essentiellement à sauver les apparences, à ne pas être traité comme une Puissance de second rang. Les Chambres américaines passèrent outre à ce désir bien naturel, prenant prétexte d'une protestation de l'Ambassadeur nippon, interprétée à tort comme menace de guerre. Ni M. Coolidge, ni M. Hughes ne sympathisèrent avec ces méthodes draconiennes, mais ces deux hommes d'État ne purent ou ne voulurent rien faire.

Envenimé par les maladroites et l'orgueilleuse intransigeance du Congrès américain, dont l'incompétence, en matière de politique extérieure, est, on le sait, sans égale, le conflit américano-japonais pourra avoir des répercussions sérieuses non seulement sur les relations entre ces deux pays, mais sur la destinée du monde entier.

Il n'y aura pas de guerre entre les États-Unis et l'Empire du Soleil Levant. Mais le Japon fera ce qu'il a fait après l'humiliation que lui avait infligée la Russie en 1895, la guerre de Chine terminée : il préparera sa revanche, cette fois sous la forme du panasiatisme.

Deux tendances politiques se sont constamment heurtées à Tokio : le Japon devait-il se faire le guide des peuples asiatiques et prêcher la croisade contre l'Occident ? Allait-il viser à être non point puissance asiatique, mais puissance mondiale ? Devant l'attitude américaine et l'abandon anglais, c'est la première de ces deux politiques qui a prévalu. Un rapprochement du Japon avec la Russie des Soviets se précise ; un rapprochement avec la Chine va succéder à celui auquel travaillent Karakhan, l'arméno-russe, et Yoshizawa, le Japonais. Une Russie revenue à l'asiatisme va aider le Japon à réaliser son hégémonie en Asie. Et la constitution du bloc russo-sino-japonais permettra à l'Empire du Soleil Levant de se libérer en peu de temps de l'emprise économique américaine.

En attendant, le pan-asiatisme gagne en force comme en étendue. Le vote du « bill d'exclusion » à Washington a précipité les choses. Les Coréens eux-mêmes manifestent contre l'exclusivisme américain. Aux Indes, quoi de plus caractéristique que l'attitude de Rabindranath-Tagore ? Longtemps champion du rapprochement des civilisations orientale et occidentale, Tagore a entrepris le voyage de la Chine et du Japon, pour faire devant des foules enthousiastes le procès de la civilisation européenne, pour proclamer, face à l'exclusivisme américain, la solidarité asiatique. Ses discours — étiennellés dans une poudrière, — ont eu un immense retentissement : Et quel que soit la forme que prendra la lutte de l'Asie contre l'Europe, elle constituera pour l'avenir du monde une menace redoutable.

II

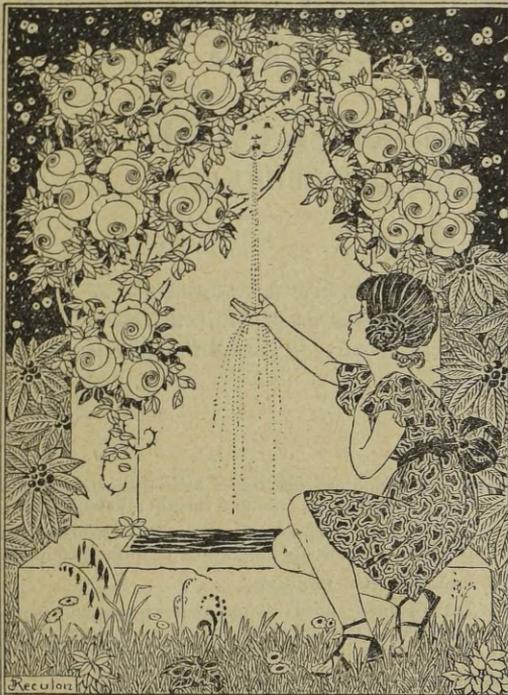
D'après un article de Dr Mohr : Le Japon et l'Amérique, dans DIE DEUTSCHE NATION, d'août 1924.

La Conférence de Washington a sensiblement contribué à diminuer la tension politique en Extrême-Orient et sur les côtes du Pacifique. Le conflit japo-américain à propos de l'immigration aux États-Unis, ne va-t-il pas contrecarrer ces résultats ? Y aurait-il risque de guerre ? Certains se l'imaginent ; peut-être n'ont-ils pas une connaissance suffisante des affaires d'Extrême-Orient.

Le Japon est surpeuplé ; la population augmente tous les ans, « comme en Allemagne », de 600/700 mille âmes ; la tendance à émigrer est dès lors générale, mais le Japonais trouve porte close presque partout : c'est notamment le cas pour les pays anglo-saxons. Bien avant l'*Immigration Bill*, que vient de voter le Congrès, les États américains situés sur la côte du Pacifique, notamment la Californie, avaient adopté, à partir de 1913, une série de mesures législatives restreignant de plus en plus les droits des immigrants japonais. La Cour Suprême des États-Unis avait sanctionné ces lois. Le « bill » récent adopté par les Chambres américaines ne fait que couronner l'édifice. On a été plus froissé au Japon de la manière dont ce bill traite un peuple fier et chatouilleux de 80 millions d'habitants, que du fait même de l'interdiction de l'immigration japonaise.

Dans le premier mouvement de colère les Japonais envisagèrent des représailles diverses : expulsion des missionnaires américains, boycottage des marchandises américaines. Mais on s'est vite aperçu qu'en ce qui concerne cette dernière arme, c'est une arme à double tranchant. Le Japon exporte surtout de la soie brute, 90 % de cette soie brute sont allés en 1922 aux États-Unis. Sur les exportations japonaises en général, les États-Unis en absorbèrent 44 %. D'autre part, 31 % des importations japonaises sont de provenance américaine. Mais l'Amérique n'exporte au Japon que 6,7 % du total de ses exportations. On voit que celui-ci aurait été le premier à souffrir d'un pareil boycottage. Les États-Unis auraient été à même de lui porter le préjudice le plus sérieux, et le cours du *Yen* s'en serait très sensiblement ressenti. Aussi a-t-on vite renoncé à ce projet de boycottage. Le gouvernement japonais s'est donc contenté d'une protestation formelle dont l'Amérique a courtoisement, mais fermement refusé de prendre acte. Il ne s'en suit pas que le peuple japonais oublie l'offense qui lui a été faite. Et la loi votée par le Congrès américain sera utilisée pour prêcher l'union de la race jaune contre les blancs. Sous ce rapport, elle aura des conséquences que les législateurs de Washington n'avaient guère prévues. Parlant à Tokio, devant les étudiants, Rabindranath-Tagore a pris le parti des Japonais, et des témoignages de sympathie affluent au Japon de diverses parties de la Chine.

L'entrée en vigueur, le 1^{er} juillet, de la loi américaine, a été marquée à Tokio par des manifestations diverses et des incidents tels qu'une insulte au drapeau américain. L'ambassade américaine s'est contentée d'une expression officielle de regrets. Les journaux japonais arrivés en Europe reflètent l'irritation profonde qui s'est emparée de l'opinion publique. S'il n'y a pas eu d'explosion, c'est au sang-froid du gouvernement japonais qu'on le doit. Ses représentants — Kato, président du Conseil, et Shidehara, ministre des Affaires Étrangères — ont de nouveau officiellement protesté contre la loi américaine, à l'ouverture du Parlement, et ont déclaré qu'ils n'épargneraient aucun effort pour obtenir une solution « amicale » de cette question. Comme on le voit, il n'y a aucun danger de conflit armé ; le mal qui pourra résulter dans l'avenir des procédés américains, du point de vue de l'attitude de toute la race jaune, n'en reste pas moins « incommensurable ».



EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
*Rafraichit comme une source
 aux parfums de fleurs*
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

MAISON

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

—o—
 COSTUMES
 DE
 SOIRÉES
 ET DE
 CÉRÉMONIES
 —o—

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
 emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

GRAVURES

EXPOSITION PERMANENTE CHEZ :

W. H. SMITH & SON

(SALON D'ART DU 1^{er} ETAGE)

POINTES SÈCHES, EAUX FORTES, DESSINS ORIGINAUX, ETC.
 GRAVURES ANGLAISES & AMÉRICAINES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES
 BRUXELLES

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.89



ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE — ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT — SERVICES DE TABLE
 — SERVICES A THÉ —
 — SURTOUT CANDÉLABRES —
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 — COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Eminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archiépiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures)*.
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le Jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Édition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

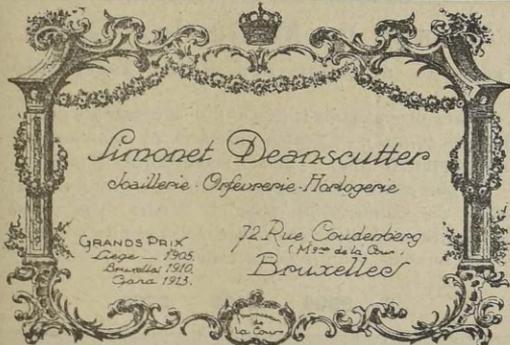
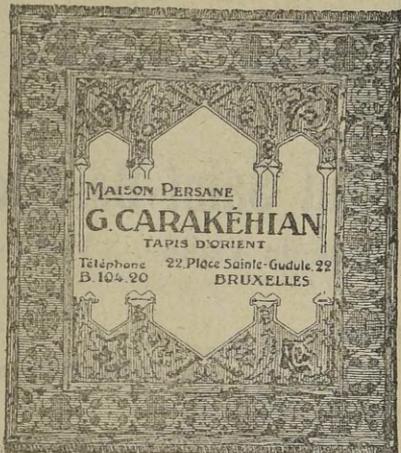
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

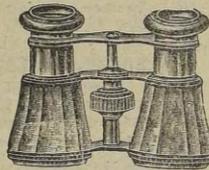
Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DUCCANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, Place de Mstr. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1-73

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

ÉTABLISSEMENT

DES

SŒURS DE NOTRE-DAME

Rue de l'Empereur, 13-15, ANVERS.

École moyenne. — École normale primaire prépa-
ratoire au diplôme officiel d'institutrice. — Régime
flamand. — École normale moyenne préparatoire
au diplôme officiel de régente. — Régime flamand
et wallon.

Section des langues germaniques; Section littéraire;
Section scientifique; Cours d'enseignement supérieur.

PROSPECTUS SUR DEMANDE**Institut des Sœurs de la Providence
de GOSSELIES**

École normale agréée de l'État. — École normale gardienne
École professionnelle-ménagère agréée
Pensionnat : Études primaires et moyennes selon les
programmes officiels

L'établissement, à proximité de la campagne, offre toutes les
garanties de salubrité désirables.

Un parc de 6 hectares permet aux élèves le travail et l'étude en
plein air, pendant la bonne saison et procure des divertissements
variés.

L'examen d'admission à l'école normale aura lieu le 23 septembre

DEMANDEZ PROSPECTUS

Etes vous ciré au
"NUGGET"
ce matin ?

Institut Saint-Boniface

82, rue du Viaduc, à Ixelles

Externat**Internat****Demi-Pension****Maison de Melle, lez Gand
sous la direction des Pères Joséphites**

Cours préparatoires (3 ans). — Humanités gréco-
latines (6 ans). — Écoles spéciales de commerce et
d'industrie (6 ans). — Cours scientifiques (2 ans).

Le plus ancien Collège d'humanités et la plus ancienne
École de commerce du pays. — Vastes installations
modernes; collections scientifiques de premier ordre.

La « Maison » n'accepte que des internes

Fr. 2000 — 2400 — 2700